

PRIÈRE AVANT LE SERMON.

GRAND Dieu, de qui nous sommes l'ouvrage, et de qui nous avons tout reçu, Créateur, Sauveur, Bienfaiteur suprême ! Nous venons t'adorer et te bénir.

Que te rendrons-nous, o Eternel, tous tes bienfaits sont sur nous ? Mais en entrant sous ces voûtes que tu remplis de ta présence, où nous entendons lire ta parole, où nous venons la méditer ; celui qui nous frappe davantage, c'est cette parole même par laquelle tu as daigné te faire connoître à nous. Que d'autres te célèbrent de préférence dans le grand spectacle de l'univers ; qu'ils te rendent grâce pour ces lumières naturelles, ces penchans heureux, ces sentimens de justice et d'équité que tu as mis dans notre âme ; pour nous, disciples de Jésus, nous t'adorerons sans doute au milieu des scènes magnifiques de la création ; nous t'adorerons dans la conscience ; nous aimerons y retrouver ta voix, et sentir qu'elle est d'accord avec les préceptes

de ta loi divine, mais c'est pour nous l'avoir donnée cette loi, que nous te bénirons par-dessus tout.

Quel présent, Grand Dieu, quel privilège ! Dans ce monde, où tout pour nous est ténèbres, obscurité ; où nous ne savons ce que nous sommes, d'où nous venons, où nous allons ; où l'illusion, l'erreur, le préjugé nous environnent ; où l'esprit le plus droit ne suffit pas à s'en défendre, tu nous révéles notre origine, notre chute en Adam, notre réconciliation avec toi par Jésus-Christ, nos grandes destinées, et le moyen de les remplir. Sur ce théâtre de prestiges, où toutes les créatures nous séduisent et nous trompent ; où aucune d'elles ne tient ce qu'elle a promis ; où toujours altérée de bonheur, notre âme n'est jamais satisfaite ; tu nous offres l'objet qui peut seul nous suffire ; tu fais briller à nos regards *une espérance divine, une espérance qui ne confond point*. Dans cette vie enfin, dans cette carrière d'inquiétudes, de peines, de combats toujours renaissans, tu nous fais entendre une voix de paix et de consolation ; tu nous promets d'être avec nous ; d'être toi-même notre force et notre appui.

Ah, Seigneur ! cet Evangile où nous trouvons de telles promesses, de telles ressources, cet

Evangile est la plus précieuse de tes grâces. Mais pour avoir droit de t'en bénir, il faudroit s'en prévaloir, et le faire servir à l'usage auquel tu l'as destiné.

Hélas ! notre cœur nous accuse ; il nous reproche de mettre en oubli cette parole céleste. O honte ! o douleur ! elle est pour nous une occasion nouvelle de t'offenser. Elle nous rend plus coupables. Elle s'élèvera peut-être un jour en témoignage contre nous.

Grand Dieu ! ne permets pas que le plus signalé de tes bienfaits devienne le sujet de notre perte. Ajoute à cette faveur inestimable, celle d'en être touché, d'en être touché profondément. Soutiens ton foible serviteur qui vient rappeler à ses frères un devoir trop négligé. Qu'aucun de nous ne sorte de ce temple sans avoir senti l'attrait de ta grâce, sans t'avoir promis de faire désormais de ta loi l'étude et la règle de sa vie.

C'est ce que nous te demandons au nom du Fils éternel de ton amour, au nom du Médiateur de la nouvelle alliance, de ce Jésus dont nous réclavons avec une humble confiance, les mérites et l'intercession.

Notre Père, etc.

SERMON IV.

LA LECTURE DE LA PAROLE DE DIEU.

SA NÉCESSITÉ.

SERMON SUR PS. I, 2.

O que bienheureux est l'homme.... qui met son plaisir dans la loi de l'Eternel, tellement qu'il la médite jour et nuit !

NE soyez pas surpris, M. F., que nous venions vous répéter pour la troisième fois les paroles de mon texte. Le modèle que nous offre le roi prophète est si noble, si beau ; il pourroit avoir tant d'influence sur notre félicité, sur nos mœurs, et nous en sommes si éloignés, qu'il est bien nécessaire de s'y arrêter et de le considérer sous tous ses rapports.

LA LECTURE, etc. SA NECESSITE. 107

Après vous avoir entretenus des plaisirs, des avantages que nous procure l'étude des Livres Sacrés, et des dispositions qu'elle exige, il est temps d'en presser la nécessité. Il est temps de vous dire : *Heureux celui qui met son plaisir dans la loi de Dieu*, parce qu'il n'a pas à se reprocher la négligence d'une obligation fondamentale dont rien ne sauroit le dispenser; parce qu'il ne sera point confus, lorsque Dieu lui en demandera compte !

Peut-être même eut-il semblé plus naturel de commencer par cette grande idée; mais j'ai voulu m'adresser à votre cœur avant de parler à votre raison, à votre conscience. J'ai cherché à vous gagner par l'attrait de ces Divines Ecritures, à vous en inspirer le goût, avant de vous faire entendre la loi qui vous ordonne de les méditer. Puissé-je maintenant vous trouver disposés à l'écouter, à la mettre en pratique. Amen.

I. Le devoir de lire les Ecritures résulte de la foi que nous professons. 1.^o Il n'en est point de plus formellement prescrit, de plus fortement recommandé. Dieu avoit dit à l'ancien peuple : *Vous mettrez ma loi dans votre cœur et dans votre esprit, Vous l'enseignerez à vos enfans; vous leur en parlerez dans vos maisons et en voyage,*

en vous levant et en vous couchant (1). Les rois eux-mêmes, malgré les embarras attachés à leur condition, malgré les soins immenses du gouvernement, devoient la copie de leur propre main, et la lire tous les jours de leur vie. Notre Divin Législateur nous ordonne positivement *d'examiner avec soin les Ecritures qui rendent témoignage de lui* (2). Il attribue les erreurs des Saducéens à l'ignorance de la loi; et le crime d'en avoir altéré le sens par leurs traditions est l'un de ceux qu'il reproche aux Pharisiens avec le plus de force. Saint-Paul veut *que la parole de Dieu demeure en nous avec abondance* (3). Les apôtres écrivoient à des églises entières, et les membres du troupeau se réunissoient pour lire en commun leurs exhortations. La première épître de St. Jean est adressée à toutes les classes, à tous les âges. *Pères, jeunes gens, enfans, c'est à vous que j'écris* (4). Ainsi, non-seulement nous trouvons les ordres les plus précis sur ce devoir, mais dans nos Saints Livres, l'obligation de le remplir est partout rappelée ou supposée.

2.° Elle fut sacrée, cette obligation pour les Juifs et les premiers Chrétiens. Les enfans d'Israël

(1) Deuter. XI, 18—21. (2) Jean V, 39.

(3) Coloss. III, 16.

(4) 1 Jean II, 12, 13.

étudioient la loi dès l'âge le plus tendre. Ses caractères divins s'imprimoient de bonne heure dans leur cœur, et s'y gravoient toujours plus profondément. De là cet attachement pour une religion sévère et chargée de cérémonies. De là ce respect, cette vénération pour la loi de Moïse, ce zèle à la défendre, qui plus d'une fois se montra par d'héroïques traits.

Les premiers Chrétiens, enrichis d'une révélation nouvelle et plus parfaite, ne furent pas à cet égard inférieurs aux Juifs. Etudier la parole étoit la grande occupation de leur vie; ils sembloient n'exister que pour mettre ses préceptes en action, pour montrer au monde les vertus qu'elle inspire, et verser leur sang pour elle. Dans l'Eglise naissante elle étoit si généralement connue, si familière à tous ses membres, qu'on ne vit point chez eux d'instruction publique pour les catéchumènes, parce qu'il n'en étoit pas besoin; parce que dans sa maison chaque père étoit un pasteur. Elle étoit leur force, leur consolation, l'âme de leur espérance, la vie de leur cœur. Insensibles aux cruautés exercées sur eux, la persécution dont ces Livres Saints étoit l'objet, pouvoit seule les émouvoir. Et nous qui venons après eux, M. F., nous auxquels ils laissèrent de tels exemples, et à qui les mêmes ordres sont

adressés, si nous osions transgresser ces ordres mépriser ces exemples, serions-nous dignes encore du beau nom de chrétiens?

3.^o Ce nom tout seul nous rappelle assez ce que sont pour nous les Ecritures. Qu'est-ce en effet qu'un chrétien? c'est un homme qui reconnoît l'insuffisance de la raison, la vanité, *la folie de cette sagesse par laquelle le monde n'a point connu Dieu* (1), n'a pu se garantir des plus honteux égaremens; un homme qui sent le besoin d'une lumière plus pure, d'un secours plus puissant; qui après avoir examiné l'Evangile, convaincu de sa céleste origine, a pris l'engagement de s'instruire à l'école de Jésus, de recourir en toute occasion *à la loi et au témoignage* (2).

4.^o Le nom de chrétiens réformés que nous portons ne donne-t-il pas une nouvelle force à cet engagement?

Semblables à ces fidèles de Bérée, dont Saint-Luc nous dit, *qu'animés de nobles sentimens, ils examinoient avec soin la parole de Dieu, pour s'assurer si ce qu'on leur enseignoit s'accordoit avec elle* (3), nos pères se rangèrent sous les étendards de cette parole, et firent profession

(1) 1 Cor. I, 21.

(2) Es. VIII, 20.

(3) Act. XVII, 11.

de ne plus reconnoître d'autre autorité que la sienne.

Je sais que de nos jours on n'oseroit plus en interdire formellement la lecture ; mais c'est là un bienfait de la réformation , un bienfait dont les suites heureuses ne peuvent se calculer. Je sais encore que les fidèles , membres d'autres églises , retrouvent dans leurs livres habituels de dévotion , plusieurs morceaux de nos Ecritures ; mais il n'en est pas moins vrai que l'église réformée est la seule qui , sans restriction , pose en principe le devoir de lire la parole de Dieu , et soit fondée sur cette base. C'est la parole divine qu'invoquèrent nos réformateurs. C'est elle qui demeure juge entre nous et nos frères d'une autre communion. C'est elle qui nous justifie.

Qu'elle n'est donc pas l'inconséquence de ceux qui ne la connoissent point , qui négligent de l'étudier ! En proie à tous les systèmes dangereux favorisés par l'oubli de la loi , que leur sert d'être nés au sein de la réforme ? Si leur foi ne fait pas naufrage , il ne leur reste qu'à courber la tête sous le joug , puisqu'ils renoncent au beau droit de s'éclairer , de se rendre capables de juger par eux-mêmes , et qu'en matière de religion , leur vie n'est qu'une longue enfance.

Mais pour mieux sentir l'importance du devoir

que nous prêchons, et le crime de s'y refuser, fixez un instant vos pensées sur l'auteur de ce Divin Livre, et sur le but qu'il s'est proposé.

5.^o Quel est-il l'auteur de ce Livre dont on vous prescrit la lecture? c'est Dieu lui-même. — Dieu a parlé, et l'homme fermerait l'oreille! il n'écouterait pas celui qu'entendent les créatures inanimées, à la voix duquel s'ordonna le chaos, et le soleil arrêta son cours! Le Créateur parle à la créature; le Souverain daigne révéler ses desseins, annoncer ses volontés aux enfans de la poussière, aux atomes placés sur ce globe, qui n'est lui-même qu'un atome à ses yeux, et ils refuseraient de s'en instruire! ils lui opposeraient une dédaigneuse négligence! Quel égarement! Quel délire! C'est ici qu'il n'est point d'expression, et que l'indignation d'un Moïse n'aurait pas assez d'énergie.

Mais, dira peut-être quelqu'un, si j'étais assuré que l'Écriture vient de Dieu; si j'étais assuré qu'il eût parlé, vous n'auriez pas à me reprocher cette négligence.

Quoi! mon cher frère, c'est là ce que vous opposez à l'obligation de lire la parole! Eh! ce sont ces doutes mêmes qui rendent cette obligation plus sacrée. C'est précisément pour les dissiper, pour sortir d'incertitude sur un point si

important , qu'il faudroit examiner nos Saints Livres avec plus de soin , d'humilité , de droiture.

C'est parce que vous doutez , que vous ne les lisez point ! mais toute criminelle et inconséquente que soit la conduite du Chrétien qui néglige de les étudier en reconnoissant leur origine céleste , elle a bien moins de dangers que la vôtre. Il ne s'est pas refusé au traité de miséricorde : il ne s'est pas mis hors de l'alliance de grâce : il a moins de chemin à faire pour revenir au Dieu de l'Évangile dont son esprit du moins n'est pas éloigné ; et lorsque son cœur se tournera vers lui avec les soupirs ardents de la componction , il peut , en invoquant le nom de Jésus , se réconcilier avec lui. Mais vous qui doutez , et refusez de vous instruire à cause de ces mêmes doutes qui vous en font une loi ; vous qui doutez , sur quel fondement ? sur l'autorité d'un monde profane , de quelques sophistes menteurs , ou des passions ennemies de la loi ; avez-vous jamais réfléchi au péril que vous courez ?

Vous doutez ! mais vous admettez du moins que l'Évangile peut venir de Dieu ; car où est l'incrédule assez déterminé pour ne pas cacher dans les replis de son âme la pensée de cette possibilité ? Vous admettez que l'Écriture vient

peut-être de Dieu , et malgré ce terrible peut-être , vous bravez ce Dieu dans sa justice et dans sa miséricorde ! Vous courez l'épouvantable chance d'être jugé sur l'Évangile sans l'avoir étudié ; d'entendre le Juge du monde vous reprocher de l'avoir rejeté sans le connoître autrement que par les calomnies et les travestissemens de ses ennemis , de n'avoir pas même daigné examiner une loi revêtue d'une autorité si imposante, et qui s'annonçoit à la terre comme venant du ciel !

Grand Dieu ! quelle n'est point la profondeur des égaremens de l'esprit humain ! ah ! ce n'est que pour la sagesse et la vertu que nous sommes bornés. Notre inconséquence , notre folie ne sont pas moins incompréhensibles que ta patience et ta bonté.

6.^o Je vais plus loin , et je demande : Pourquoi nous a-t-il parlé , ce Dieu , dont nos Livres Saints sont l'ouvrage ? Est-ce pour lui-même ? Avoit-il besoin d'être glorifié par nous ?

Ah ! c'est à nous seulement qu'il importoit de le connoître. Il nous parle pour notre bonheur : il nous parle pour notre salut : il nous parle de nos plus grands intérêts.

O homme , toujours inquiet , mécontent , qui te plains sans cesse des peines de la vie , de la

fragilité de ses biens, du vide que tu sens dans leur jouissance ! ouvre ce Livre divin. Là tu trouveras, je ne dis pas seulement des plaisirs plus purs, plus doux, plus réels que tous ceux du monde, mais les titres d'un héritage plus précieux que celui de tes pères, d'un héritage inestimable, incorruptible, qui t'est réservé dans le ciel. Le genre humain les avoit perdus, ces titres. Le Fils de Dieu est venu les lui rendre : il les a mis en dépôt dans sa loi. Voilà le présent qu'il nous offre dans l'Évangile.

Et ce même Évangile qui *met en évidence l'immortalité* (1), peut seul nous en rendre dignes. Il nous ouvre la route, et nous donne la force d'y marcher. Telle est sa vertu secrète : telle est l'heureuse impression qu'il produit sur ceux qui le reçoivent avec des cœurs soumis et reconnoissans. *L'Évangile, dit St.-Paul, est la puissance de Dieu pour le salut de ceux qui croient* (2).

Ainsi, Chrétiens, les Écritures sont à la fois nos lettres de rémission, le contrat de l'alliance, le titre original qui assure nos droits sur le royaume des cieux, le guide qui nous est donné pour nous y conduire. Et nous mettrions peu d'inté-

(1) 2 Tim. I, 10.

(2) Rom. I, 16.

rêt à les connoître ! Nous ne nous plairions pas à les étudier , à les approfondir , à nous en pénétrer ! Où est le citoyen indifférent à ses droits , et qui néglige de s'en instruire ? Où est le fils qui ne lise et ne relise avec attendrissement le testament d'un bon père ? Où est le criminel condamné au supplice qui ne reçoive avec transport l'arrêt de grâce , qui n'y attache les yeux avec ravissement , qui ne le place sur son cœur et n'en grave toutes les lignes dans sa mémoire ? Est-ce donc seulement dans la religion que les plus grands intérêts nous laisseront insensibles , que les ressorts les plus puissans ne pourront nous ébranler , que tous les sentimens naturels se trouveront renversés ?

7.^o Et quelles sont les suites de cette négligence insensée ? C'est elle , n'en doutez pas , qui produit l'ignorance et la corruption , ces deux plaies de l'église qui pénètrent d'amertume ses conducteurs.

Le jeune homme qui vient se présenter à leurs leçons pour être admis à la Cène , trop souvent leur apporte un esprit qui n'a point été préparé à cette grande étude , pour qui les choses de la religion sont entièrement nouvelles. Il ne reçoit de leurs instructions qu'une impression foible et momentanée : la semence précieuse s'arrête à la

surface sur ce sol endurci ; elle ne sauroit germer ou du moins elle périt bientôt faute de racine.

Cette ignorance se trouve chez les pères comme chez les enfans : elle règne dans toutes les classes et souvent forme un contraste non moins étrange qu'affligeant avec le soin qu'on met à s'instruire sur d'autres objets moins importants. Cette ignorance ouvre la porte à tous les désordres et leur laisse un libre champ. Eh ! qui peut défendre le cœur de l'homme contre les sophismes des passions, si la loi méconnue, oubliée ne leur oppose plus ses inflexibles arrêts ; s'il n'entend plus cette voix de son Dieu : *il ne vous est pas permis d'agir ainsi* (1) ? Le beau modèle de la perfection chrétienne s'efface des esprits : il n'y reste plus qu'une idée confuse du devoir, un vain fantôme de vertu toujours formé d'après les mœurs du siècle et notre propre fantaisie, qui se prête à toutes les circonstances, s'accommode à tous les intérêts.

Mais si l'ignorance favorise la corruption, la corruption à son tour entretient l'ignorance, fait craindre de s'éclairer, inspire l'éloignement, le dégoût des choses spirituelles. Ainsi se nourrissent et se propagent dans l'église du Christ ces

(1) Marc VI, 18.

ténèbres de l'esprit, ces égaremens, ces troubles du cœur, dont il étoit venu délivrer le monde. Ainsi ces hommes pour lesquels il a fait de si grandes choses demeurent dans la même obscurité, dans le même dénûment, dans les mêmes agitations que s'il n'étoit pas né !

Heureux, au contraire, heureux l'homme qui met son plaisir dans la loi de Dieu ! Oui sans doute, heureux, mille fois heureux, Seigneur, celui qui sent le prix de cette révélation que tu nous as donnée, qui se plaît à la méditer ! Que la science qu'il y puise est sublime ! Que les relations qu'elle lui fait contracter sont relevées ! Qu'elle est noble, qu'elle est belle cette communication du monde visible avec le monde invisible, de l'homme avec le Père des Esprits ! Que j'aime à me représenter le fidèle s'isolant au milieu du bruit de la vie, fermant son âme aux objets sensibles, pour allumer en elle les flammes de l'amour divin, faisant taire les passions pour écouter son Dieu, pour lire ses oracles, et s'arrachant au monde présent pour méditer sur l'éternité ! Ah ! ce n'est plus une créature périssable que j'aperçois en lui ; c'est un immortel destiné à la société des anges ; c'est l'enfant de Dieu ; c'est l'ami, le frère, le cohéritier de Jésus-Christ.

II. Si l'on ne savoit jusqu'où l'homme porte l'art de s'abuser lui-même, seroit-il aisé de concevoir que des membres de l'église pussent jamais se croire affranchis du devoir dont nous vous avons entretenus, dispensés de lire ces Ecritures dont ils reconnoissent l'autorité? Et quels prétextes alléguent-ils pour autoriser, pour excuser du moins leur négligence? Seroit-ce le défaut de temps?

Mais, vous qui tenez ce langage, dites-nous donc quelle affaire plus importante vous placez avant cette lecture. Soyez sincères et conséquens. Ou vous ne croyez pas à l'immortalité, au jugement à venir, ou vous êtes forcés de reconnoître que tous les soins de la vie, ceux même que vous jugez les plus importans ne sont que des minuties, ne sont rien, rien à la lettre en comparaison de l'affaire du salut.

Le défaut de temps! Ah! laissez cette excuse aux indigens forcés d'employer tous les instans d'une vie misérable, à gagner à peine de quoi la soutenir. Ils sont dignes de pitié sans doute, si les misères de leur état les empêchent d'en chercher la consolation, s'ils ne peuvent jeter quelques regards au moins, sur ce Livre bienfaisant qui relèveroit leur âme, et soutiendrait leur courage par la pensée du séjour céleste, où les

Lazares seront dédommagés de leurs privations et de leurs souffrances. Mais cette excuse n'est pas même valable pour eux : *Ce n'est pas seulement de pain que l'homme peut vivre* (1), selon les belles expressions de notre Maître : son âme aussi a ses besoins non moins pressans que ceux du corps, auxquels aussi il faut satisfaire. Il n'est d'ailleurs personne qui ne puisse lire un peu chaque jour, lire au moins quelques lignes de ce Livre Divin, s'il est assez malheureux pour ne pouvoir en lire davantage. Que dis-je ? ce n'est pas dans un siècle où les individus de toutes les conditions trouvent tant de momens à donner au plaisir, qu'il est permis de faire valoir un obstacle qui n'arrêta jamais celui qu'anime une piété véritable.

Quelqu'un dira-t-il ici que s'il ne lit pas la parole de Dieu dans sa maison, il vient l'entendre prêcher dans nos temples ?

Que n'aurois-je pas à répondre ! Il suffit d'une seule reflexion. La prédication est inutile sans l'étude habituelle de nos Livres Sacrés.

Oui, M. F., cette belle institution ne peut conserver sa force et sa puissance que par une instruction domestique et suivie.

(1) Matt. IV, 4.

Eh ! quels en sont les fruits pour des hommes qui ne connoissent point nos Saints Livres ou n'en ont qu'une idée vague , dont le cœur ne s'est jamais pénétré des caractères divins que ces écrits nous présentent, dont l'esprit par une marche trop naturelle a perdu le souvenir des preuves et des vérités de la religion , chez qui la foi s'est affoiblie en même temps que la connoissance ? Le langage de l'Écriture étonne leur oreille ; il faut perdre à les convaincre de son origine céleste , à leur montrer la beauté , la convenance des vertus qu'elle prescrit , le temps où l'on devroit en presser l'obligation , en réveiller le sentiment dans leur âme. Ces beaux exemples tirés des Écritures , ces expressions énergiques des hommes inspirés , ces allusions vives si propres à frapper l'imagination et qui font la vraie richesse de nos discours , tout cela est perdu pour eux. Sans cesse retenus , gênés par la crainte de n'être pas entendus , de rebuter des esprits mondains , de fatiguer des esprits légers , nous sommes embarrassés à leur présenter les vérités du salut. En ces jours même , en ces jours solennels où la religion déploie ses trésors ; où l'idée de ses grandeurs et de ses bienfaits , l'idée des miséricordes du Seigneur devroit remplir , presser toutes les âmes , où la terre devroit s'unir

au ciel pour les publier ; où tout rappelle la fête, et fait passer dans les cœurs les sentimens qu'elle doit inspirer , ils souffrent à peine que nous leur parlions des mystères augustes qu'ils viennent célébrer , de l'amour et du sacrifice de ce Jésus auquel ils font profession d'appartenir.

Tant il est vrai que l'efficace de la prédication est toute fondée sur la connoissance et l'amour des Écritures. C'est le même goût de piété qui fait aimer l'un et l'autre de ces deux objets. Ceux pour qui nos auteurs sacrés sont sans attrait ne se rendent pas dans nos temples , ou si la curiosité les y conduit , que viennent-ils y chercher ? Qu'attendent-ils de notre bouche ? *La parole de l'homme* , les vains discours de la sagesse humaine.

Et quand nous saurions toujours éviter ce piège qu'ils nous tendent , qu'est-ce après tout que nos discours , foibles ruisseaux qui se dessèchent en s'éloignant de leur source ? Qu'est-ce que nos discours toujours empreints des imperfections de celui qui les prononce , auprès de ces divines Écritures où l'on entend la voix même du Seigneur , où l'on puise à la source même des lumières et des consolations ? Que sont-ils ces discours , prononcés à certains intervalles , tantôt sur un sujet , tantôt sur un autre ; géné-

raux par leur nature , énervés par les ménagemens que nous impose l'orgueilleuse délicatesse du siècle , auprès de cette loi claire , parfaite et précise , que l'on peut consulter dans tous les momens , qui s'applique à toutes les circonstances et prononce sur tous les points avec une force victorieuse , une justice invariable , une inflexible équité ?

Je ne lis pas la Bible , mais je lis de bons livres , dira peut-être encore quelqu'un de mes auditeurs.

Grand Dieu ! réfuterai-je dans cette chaire une excuse qui tient du blasphème , une excuse qui renferme une préférence de la parole de l'homme à la tienne ? Peut-être osez-vous l'exprimer cette préférence , car où s'arrête la légèreté profane de l'homme , et son audace sacrilège , lorsque la piété ne garde plus son esprit et son cœur ? Peut-être osez-vous l'exprimer ; mais si vous ne l'exprimez pas , elle n'en est pas moins la conséquence de vos discours. Et que prouvent-ils ces discours , sinon que vous avez perdu le goût du vrai et du beau ?

Mais quels sont donc ces livres que vous jugez plus dignes de votre attention que la loi de Dieu ? On peut se défier du choix de celui pour qui la parole de Dieu est sans attrait : peut-être renfer-

ment-ils un poison déguisé : peut-être sont-ce des écrits où , sous un fastueux étalage de morale , se cache le dessein de ruiner les motifs qui la sanctionnent , et les principes sur lesquels elle repose ; où se parant du beau projet de régler les passions , on arrache les digues qui les retiennent , on fait mourir dans le cœur les germes de la piété , de la foi. Mais je veux supposer qu'on ne peut leur faire ce reproche ; toujours au moins sortis des mains de l'homme , ils en offrent les imperfections ; toujours quelque alliage corrompt ce qu'ils offrent de bon et d'utile. Ici , c'est un principe faux à côté d'un principe vrai. Là , un conseil dangereux mêlé à des conseils salutaires. Là , un exemple vicieux en quelque point , auprès d'exemples dignes d'être imités. Que sais-je ? trop de sévérité ou de relâchement , de sécheresse ou d'enthousiasme ; un esprit trop raisonneur , ou un défaut de justesse ; partout enfin l'empreinte de l'ouvrier , le sceau de l'humanité.

Je l'avouerai , cependant ; il est un petit nombre d'écrits qui méritent ce titre honorable de *bons* , donné si légèrement. Ils furent composés par ces hommes respectables qui se proposèrent la gloire de leur Maître , et non pas la leur , qui consacrèrent de beaux talens à l'obscur fonction

d'instruire et d'édifier le commun de leurs frères. Ce sont ces ouvrages qui nous conduisent dans l'obscur labyrinthe de notre cœur, et nous révèlent ces mystères de notre nature, qu'il est si utile et si humiliant de connoître. Ce sont ces ouvrages qui réveillent en nous la pensée des objets spirituels, le souvenir de notre grande destination, nous enseignent à marcher en présence de l'Être infini, à nous former sur le beau modèle que Jésus nous a laissé. Ce sont ces ouvrages qui consolent le fidèle couché sur un lit de douleur, calment ses agitations, lui font oublier, que dis-je ? lui font bénir les souffrances que la Providence lui envoie. Mais ces livres empreints des couleurs de l'Écriture, animés de son esprit, enrichis de ses citations, ne font qu'un avec elle. Bien loin d'éloigner de la lire, ils en font sentir le besoin ; ils en réveillent sans cesse le goût.

Seroit-ce parce que vous n'avez point ce goût, parce que vous ne prenez point de plaisir à cette lecture, que vous la négligez ?

Ah ! n'alléguez point, pour vous justifier, ce qui fait votre crime. Votre âme ensevelie dans les objets des sens, ne peut donc plus s'élever aux objets célestes : les intérêts les plus pressans ne peuvent la frapper ; les grâces les plus touchantes

ne sauroient l'émouvoir. Hélas ! il lui seroit d'autant plus nécessaire de s'en occuper quelquefois. Elle en auroit d'autant plus besoin d'entendre cette parole, cette voix de son Dieu qui seule peut l'arracher à sa léthargie.

Mais enfin, s'il en est ainsi, si vous ne pouvez lire par inclination, lisez au moins par soumission, par devoir, vous humiliant de cette répugnance, en sollicitant le pardon, vous efforçant de revêtir les dispositions convenables, et je ne crains pas d'en être garant, le goût sera pour vous la récompense de la fidélité. Vous éprouverez peu à peu, chaque jour davantage, un plaisir nouveau, une jouissance dont vous n'aviez pas même l'idée. Vous connoîtrez le charme attaché au seul Livre dont on ne se lasse jamais, dont le goût ne s'épuise jamais, parce qu'il est émané de l'Intelligence Infinie, tandis que tout ce qui vient des hommes participe à leur insuffisance, à leur néant.

Direz-vous enfin que vous ne possédez pas ces Livres Sacrés, que vous n'êtes pas en état de les acquérir ?

Ah ! s'il est en effet des personnes, et l'on ne peut pas en douter, il en est encore parmi nous ; s'il est des personnes réduites à cette extrémité, à cette indigence de l'âme, aussi bien que du

corps, quelle compassion profonde elles doivent nous inspirer ! Mais, grâces immortelles lui en soient rendues, la Providence vient à leur secours par un bienfait aussi nouveau que touchant.

Durant ce même période où le prince du mal vomissoit tous ses poisons, déchaînoit les vents, excitoit les tempêtes, le divin Fondateur de notre religion semoit de sa bienfaisante main, les germes réparateurs qui devoient consoler la terre. Il se préparoit à répandre ses grâces avec plus d'abondance. Alors se formoit une société sainte, dans ces îles célèbres, distinguées par l'esprit public, et le respect des choses sacrées ; où le zèle de la religion, de l'humanité, produit tour-à-tour de belles institutions, et de lumineux écrits ; dans ces îles, honneur de la réforme, d'où la délivrance du monde est sortie. Cette société philanthropique aussi bien que chrétienne, ou plutôt philanthropique parce qu'elle est chrétienne, cette société reçoit dans son sein, sans distinction de parti, de secte, de communion, tous ceux qui reconnoissent l'autorité de Jésus. Elle se consacre à propager ces divines Ecritures, qui sont faites pour réunir toutes les communions, et dissiper toutes les sectes en éclairant leurs erreurs. Son but est de répandre la

connaissance de Dieu et de son Christ, d'en remplir la terre comme le fond de la mer est rempli par les eaux qui la couvrent (1).

Ce but à la fois si simple et si grand, est éminemment évangélique. C'est la voie que Dieu lui-même daigna choisir pour éclairer la terre. C'est la charité même dans toute la sublime acception de ce mot.

Jamais peut-être projet plus agréable au ciel ne fut formé; jamais aussi projet ne fut si visiblement béni par la Providence. On ne peut lire sans verser des larmes d'admiration et d'attendrissement, le récit de ses heureux, de ses immenses résultats. Traduits dans toutes les langues, et jusque dans le grossier idiôme des nations sauvages, nos Livres Saints sont répandus d'un pôle à l'autre : ils pénètrent dans toutes les parties du monde connu : partout la grâce ouvre les cœurs; partout ces Livres sont reçus avec une émotion naïve et touchante, comme au berceau du Christianisme. On croit voir se renouveler les merveilleux effets qu'il produisoit dans ces premiers âges : les captifs sont consolés, les guerriers attendris, les malfaiteurs régénérés; ceux qui périssoient sont rappelés à la vie. Ces

(1) Es. XI, 9.

effets sont si frappans , si sensibles , si touchans , que les Juifs eux-mêmes , ces ennemis de notre foi , se plaisent à les reconnoître ; ils s'unissent aux chrétiens , ô prodige ! pour répandre la loi de Jésus. Les peuples du Nord s'éveillent à ce beau spectacle ; ils répondent avec chaleur à l'appel des généreux insulaires. En tous lieux , sur le modèle de la première , s'élèvent des sociétés qu'enflamme une sainte émulation. O que la pensée de l'homme est sublime , et ses effets admirables , lorsqu'elle est inspirée par la religion , et bénie par le Très-Haut !

Privés par nos malheurs de toute communication avec les lieux où s'opéroient ces grandes choses , avec quelle joie nous avons vu tomber tout-à-coup le rideau qui nous les déroboit. La Suisse entière s'est émue. Elle compte déjà plusieurs sociétés de la Bible. Notre Sion renaissante ne veut point demeurer en arrière , et se montrer inférieure à ses nouveaux confédérés. Une société semblable s'est formée aussi dans ses murs : par une heureuse rencontre elle s'est réunie pour la première fois , le jour où nous avons célébré le premier anniversaire de notre restauration. Elle ne tardera pas sans doute à faire sentir à cette église son heureuse influence.

M. C. F. , empressons-nous de la seconder ; les
Tom. II.

uns en se joignant à elle , les autres en mettant à profit ses bienfaits.

Que tous ceux qui ont quelque aisance se montrent jaloux de participer à cette œuvre excellente contre laquelle un chrétien ne peut rien objecter. Qu'ils saisissent une occasion aussi heureuse , aussi certaine de faire un bien incalculable. En s'unissant à la nouvelle société, ils la mettront en état de distribuer avec abondance cette aumône spirituelle, mille fois plus précieuse que l'or , et que tout ce que l'or peut donner , ce livre de l'Evangile qui porte avec lui la consolation , la vertu , l'espérance , guérit tous les maux de l'âme , adoucit tous ceux du corps.

Que les indigens bénissent le ciel d'avoir mis dans le cœur des hommes une telle pensée. Qu'ils reçoivent avec reconnoissance , avec un ardent désir d'en profiter, nos Écritures , quand elles leur seront données. Qu'ils ne craignent point de les demander. Qu'elles se trouvent enfin , ces Écritures , dans toutes nos demeures. Qu'elles en soient la sauvegarde, comme cette arche sainte qui jadis protégeoit Israël. Que ce Livre Sacré, garant des sermens des époux , gage de leur union , de leur fidélité , soit le premier meuble qu'ils s'empressent d'acquérir en unissant

leurs destinées. Que le jeune catéchumène, après avoir juré aux pieds des autels d'en suivre les ordonnances, le reçoive des mains de ses parens ou de ses bienfaiteurs, comme le guide avec lequel il ne peut s'égarer.

O vous qui aimez et désirez la sagesse ! Vous qui cherchez le repos de l'âme et la tranquillité de l'esprit ! *Vous tous qui êtes altérés ! Venez , venez à la source des eaux vives qui désaltèrent pour toujours* (1).

Grand Dieu , parle toi-même à leur cœur ! Accompane mes discours de ta grâce ! Seigneur, dont la Providence miraculeuse, dont les compassions adorables nous rappellent aux vertus comme aux destinées de nos pères, mets toi-même dans nos âmes le sentiment qui produit toutes les vertus , l'amour de ta loi !

Eh ! quel seroit notre sort si nous demeurions dans notre langueur , dans notre indifférence ! Hélas ! tu declares *inexcusables* (2), je frémis à cette pensée , tu declares *inexcusables* ceux qui n'auront pas su lire dans le livre de la nature. Quel jugement réserves-tu donc à ceux qui n'auront pas voulu lire dans ta loi , qui auront refusé de l'étudier ! Ils s'élèveroient donc contre nous au

(1) Es. LV, 1 Jean IV, 14. (2) Rom. I, 20.

dernier jour, ces peuples infortunés que n'éclaira point *le Soleil de justice*, et ceux que nous voyons aujourd'hui *marcher à sa lumière* (1). Lorsque ton divin Fils paroissant sur les ruines du monde, environné des anges, ouvrira l'Evangile pour nous juger, la vue, la seule vue de ce Livre Sacré suffiroit pour nous condamner et porter l'effroi dans notre âme.

Ah ! loin de nous, Seigneur, ces funestes présages. Que ces chrétiens réunis en ta présence, qui font profession de t'appartenir, et dont le cœur est encore sensible pour toi ; que ces chrétiens dociles à ta voix, reconnoissans de tes bienfaits, entrent désormais dans tes vues. O Dieu ! qu'ils fassent de ta parole *la lumière de leurs sentiers* (2), les délices de leur âme. Et lorsqu'elle nous sera rappelée pour la comparer à nos œuvres, puissions-nous, ah ! puissions-nous tous retrouver en elle la règle de notre vie, et le garant de notre bonheur. Ainsi soit-il.

(1) Es. LX, 3.

(2) Ps. CXIX, 105.